

UNE COURSE DE TAUREAUX

Figurez-vous, madame, un amphithéâtre dans le genre de l'Hippodrome, mais contenant vingt mille personnes, au lieu de quinze mille, disposés sur des gradins qui coûtent plus ou moins cher, selon qu'ils offrent des billets d'ombre, des billets de soleil et d'ombre, ou bien des billets de soleil toutseul.

Il y a sans dire que nous avions des billets d'ombre. Notre premier mouvement, en entrant dans ce cercle de flamme, fut de nous rejeter, épuvés, en arrière. Jamais nous n'avions vu, avec de pareils cris, s'agitant tant de parasols, tant d'ombrelles, tant d'éventails, tant de mouchoirs.

Voici l'aspect que présentait l'arène lorsque nous arrivâmes. Nous étions juste en face de la porte du toril. Le garçon de cirque, qui venait de recevoir des mains de l'algazul la clef de cette porte, tout empanaché de rubans, s'avancait vers elle ; à la gauche du taureau qui allait sortir, se tenaient embottés dans leurs selles arabes, la lance en arrêt, les trois picadors. Le reste de la quadrille, c'est-à-dire les chulos, les banderilleros et le torero, se tenaient à droite, dispersés dans l'arène, comme des pions en bataille sur un échiquier.

Nous étions, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, juste en face du toril. A notre droite, nous avions la loge de la reine ; à notre gauche, l'ayuntamiento, c'est-à-dire quelque chose comme le maire, les adjoints et les conseillers municipaux.

Nous regardions tout cela dans l'angoisse de l'attente, avec un visage fort pâle et d'un œil assez effaré. J'avais à ma gauche Rocca de Togores, ce charmant poète dont je vous ai parlé ; à ma droite mon fils Alexandre, puis Maquet, puis Boulanger.

Firaud et Desbarolles, en costume complet d'Andalous, se tenaient debout sur la seconde banquette. Ils avaient vu dix courses, et nous regardaient de cet air de pitié que les vieux grognards de l'empire avaient pour les conscripts.

Le garçon du cirque ouvrit la porte du toril et se rangea derrière cette porte. Le taureau apparut, fit dix pas, s'arrêta court, ébloui par la lumière, étourdi par le bruit.

C'était un taureau noir, aux couleurs d'Osuna et de Veragua. Sa bouche était blanche d'écume, ses regards semblaient deux rayons de feu. J'avoue pour mon compte que mon cœur me battait comme si j'allais assister à un duel.

— Regardez ! regardez ! me dit Rocca, le taureau est bon. A peine Rocca m'avait-il fait cette promesse, que, comme s'il eût été de réaliser la prophétie de Rocca, le taureau se précipita sur le premier picador.

Vainement celui-ci essaya-t-il de l'arrêter avec sa lance, le taureau fonça sur le fer, et prenant le cheval au poitrail, il lui enfonça une de ses cornes jusqu'au cœur. Le cheval quitta la terre, soulevé par le taureau, et battit l'air de ses quatre pieds.

Le picador comprit que son cheval était perdu ; il s'accrocha des deux mains à la crête de la barrière, quittant vivement les étriérs.

En même temps que son cheval tombait d'un côté, il enjamait la barrière et se laissait tomber de l'autre. Le cheval essayait de se relever, le sang cou-

lait de son poitrail par deux trous, comme deux robinets lâchés. Il vacilla un instant, puis retomba. Le taureau s'acharna sur lui, et en une seconde lui fit dix autres blessures.

— Bon ! me dit Rocca, c'est un taureau colant... La course va être belle. Je ne restai pas vers mes compagnons. Boulanger avait assez bien supporté le spectacle, mais Alexandre était fort pâle, mais Maquet essayait son front couvert de sueur.

Le deuxième picador, voyant le taureau acharné sur l'agonie du cheval, quitta la barrière et vint à lui. Quoiqu'il eût les yeux bandés, son cheval se cabra, il sentait instinctivement que son maître le menait à la mort.

Le taureau, en voyant ce nouvel antagoniste, fondit sur lui. Ce qui se passa fut rapide comme la pensée ; en une seconde, le cheval fut renversé en arrière, et tomba de toute sa hauteur sur la poitrine de son cavalier.

Nous entendîmes, si l'on peut dire cela, le cri des os. Alors un hurra universel s'éleva. Vingt mille voix criaient ensemble : — Bravo ! bravo ! toro ! Rocca criaient comme les autres, et ma foi ! je me laissai entraîner à crier comme Rocca : — Bravo toro !

C'est qu'en effet l'animal était superbe, avec tout son corps noir comme du jais, et le sang de ses deux adversaires qui lui ruisselaient sur la tête et sur les épaules comme une coiffe de pourpre. — Hein ! me dit Rocca, quand je vous avais dit que juste en face du toril.

Après avoir renversé sa victime, s'acharna sur elle. En effet, celui-là non-seulement s'acharnait sur le cheval, mais encore, sous lui, il cherchait son cavalier. Cucharès, qui était le torero de cette course, fit un signe et toute la troupe des chulos et des banderilleros enveloppa le taureau. Au milieu de cette troupe qu'il dirigeait, était Lucas Blanco, autre torero, beau jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui tue depuis deux ans seulement.

Il dérogeait en se mêlant aux chulos. Mais l'enthousiasme l'emportait. A force d'agiter leurs capes aux yeux du taureau, les chulos parvinrent à le distraire. Il releva la tête, regarda un instant ce monde d'ennemis, ces capes flamboyantes au soleil, et s'élança sur Lucas Blanco, qui se trouvait le plus proche de lui.

Lucas se contenta de pirouetter sur le talon avec une grâce et une tranquillité infinie ; le taureau pas. Les chulos poursuivis par lui gagnèrent la barrière. Le dernier pouvait sentir l'haleine de l'animal brûler ses épaules.

Arrivés à la barrière, il s'envolèrent par-dessus : s'envolèrent le mot, car, grâce à leurs capes bleues, roses et vertes, ils semblaient une troupe d'oiseaux aux ailes étendues. Les cornes du taureau s'enfoncèrent dans la barrière et clouèrent le long des madriers la cape de Rocca, qui, en sautant de l'autre côté, la lui rejeta sur la tête.

Le taureau arracha ses cornes des planches et resta un instant coiffé de la cape rose du chulo, sans pouvoir se débarrasser de cette cape qui, pompant le sang que l'animal avait sur les épaules, se teignit de larges taches de pourpre. L'animal piétinait sur l'extrémité de la cape, mais le centre du manteau était arrêlé par les cornes. Un instant, il tourna furieux sur lui-même, comme s'il devenait insensé, puis la cape vola en pièces, et un lambeau qui demeurait comme une banderolle fixée à la corne droite.

Lorsqu'il put voir, il embrassa toute l'arène d'un rapide et sombre regard.

An-dessus de la barrière, reparaissent toutes les têtes des chulos et des banderilleros fugitifs, prêts qu'ils étaient à sauter de nouveau dans le cirque dès que le taureau se serait éloigné. Sur deux points parallèles, se tenaient Lucas Blanco et Cucharès, calmes tous deux, regardant tous deux.

Trois hommes tiraient le picador de dessous son cheval, et essayaient de le mettre sur pied. Le picador vacillait sur ses grosses jambes garnies de fer. Il était pâle comme la mort et une écume sanglante teignait ses lèvres.

Des deux chevaux, l'un était mort tout à fait, l'autre essayait de repousser la mort à coups de ruades. Le troisième picador, le seul qui fut resté debout, se tenait sur son cheval, immobile comme une statue de bronze.

Après une investigation d'un instant, le taureau fut fixé. Son œil s'arrêtait sur le groupe qui emmenait le picador blessé. Il gratta le sable, qu'il fit jaillir jusque sur les gradins avec ses pieds de devant, abassa son nez au niveau du sillon qu'il venait de creuser, poussa un beuglement terrible et s'élança sur le groupe.

Les trois hommes qui emportaient le blessé l'abandonnèrent et coururent à la barrière. Le picador, presque évanoui, mais ayant cependant encore la conscience du danger, fit deux pas, battit un instant l'air de ses deux mains, et tomba en essayant d'en faire un troisième. Le taureau se dirigeait sur lui.

Mais sur sa route il rencontra un obstacle. Le dernier picador s'était enfin ébranlé, et il était venu se placer entre l'animal furieux et son camarade blessé. Le taureau fit plier la lance comme un roseau, et ne lui donna qu'un coup de corne en passant.

Le cheval, grièvement blessé, pivota sur ses pieds de derrière et emporta son maître à l'extrémité de l'arène. Le taureau parut hésiter entre le cheval encore vivant et le picador qui semblait mort. Il se pencha sur le cheval.

Puis, après l'avoir fouillé profondément, et avoir laissé dans une des nouvelles blessures qu'il venait de lui faire ce lambeau de cape dont nous avons parlé, il se retourna vers l'homme que Lucas Blanco aidait à se soulever sur un genou. Le cirque éclatait en applaudissements, le « bravo toro » ne cessait pas. Quelques voix plus enthousiastes, l'appelaient « joli garçon, cher taureau ».

Il fondit sur Lucas Blanco et sur le picador. Lucas Blanco, de son côté, étendit son manteau entre lui et le blessé ; le taureau, trompé, s'élança sur la cape mouvante. Je regardai nos compagnons : Boulanger était pâle ; Alexandre était vert ; Maquet, comme la nymphe Biblis, fondait littéralement en eau. Si j'avais eu un miroir, madame, je vous dirais comment j'étais moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais si fort ému, que je n'éprouvais absolument rien de ce dégoût qui m'avait été promis, et que moi, qui me sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une poule, je ne pouvais pas détacher mes yeux de ce taureau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux et blessé un homme.

Il était arrêté sur lui-même, ne comprenant rien sans doute à la faiblesse de l'obstacle qu'on lui avait opposé, et il s'appretait à continuer la lutte. Ce fut encore Lucas Blanco qui lui offrit le combat, ayant sa cape de taffetas bleu pour toute arme offensive et défensive.

Le taureau s'élança sur Lucas. Lucas fit une passe semblable à la première, et le taureau se retourna à dix pas plus loin que lui. Pendant ce temps, chulos et banderilleros étaient redescendus dans l'arène ; les valets du cirque étaient revenus chercher le picador, qui, appuyé sur eux, gagnait la barrière en marchant plus facilement.

Toute la quadrille entourait le taureau, agitant ses capes ; mais le taureau n'avait de regards que pour Lucas Blanco. C'était une lutte entre lui et cet homme, dont aucune autre attaque ne pouvait le distraire. Quand un taureau regarde un homme ainsi il est bien rare que ce ne soit pas, un homme mort.

— Vous allez voir, me dit Rocca, en me passant la main sur le bras, vous allez voir. — Arrière, Lucas ! cria Cucharès. Lucas regarda dédaigneusement le taureau. Le taureau vint droit à lui la tête basse. Lucas lui posa la pointe du pied entre les deux cornes et lui sauta par-dessus la tête.

Alors ce ne furent plus des applaudissements, ce ne furent plus des cris, ce furent des rugissements. — Bravo, Lucas ! crièrent vingt mille voix. Viva Lucas ! viva ! viva ! Les hommes jetaient leurs chapeaux et leurs pétaques dans l'arène, les femmes jetaient leurs bouquets et leurs éventails.

Lucas saluait en souriant, comme s'il eût joué avec un chevreuil. Nos compagnons, tout pâles, tout vers et tout roussissés qu'ils étaient, applaudissaient et criaient comme les autres. Mais ces cris ni ces applaudissements furent détournés du taureau de son idée de vengeance. Au milieu de tous ces hommes, c'était Lucas que son regard suivait, et, tous ces manteaux voltigeant à ses yeux, ne pouvaient lui faire oublier ce manteau bleu céleste contre lequel il s'était deux fois inutilement heurté.

Il s'élança de nouveau contre Lucas, mais cette fois en mesurant son élan de manière à ne pas le dépasser. Lucas l'évita par une volte habile. Mais l'animal n'était qu'à quatre pas de lui. Il revint sans lui donner relâche. Lucas lui jeta sa cape sur la tête et gagna la barrière à reculons.

Voilà un instant, le taureau laissa prendre à son adversaire une dizaine de pas d'avance ; mais la cape éclata en lambeaux et le taureau s'élança de nouveau sur son ennemi. C'était une question d'agilité. Lucas arriva avant à la barrière, avant le taureau ? Le taureau aurait-il rejoint Lucas avant qu'il n'eût atteint la barrière ?

Lucas mit le pied sur un bouquet, le pied glissa sur les fleurs humides ; il tomba. Un grand cri retentit poussé par vingt mille voix, puis un profond silence lui succéda. Il me passa comme un nuage devant les yeux ; au milieu de ce nuage je vis un homme jeté à quinze pieds de haut.

Et, chose étrange, au milieu de cet éblouissement, tous les détails de la toilette du pauvre Lucas m'apparaissent. Sa petite veste bleue, brodé d'argent, son gilet rose à boutons ciselés, sa culotte blanche, toute passémentée sur les coutures. Il retomba. Le taureau l'attendait ; mais un autre adversaire attendait le taureau. C'était le premier picador, remonté sur un cheval frais, et qui, rentré dans l'arène, fondit sur l'animal au moment où il abaissait ses cornes vers Lucas.

Le taureau, se sentant blessé, releva la tête ; comme s'il eût été sûr de repousser Lucas ou il le laissait, il fonça sur le picador. — A peine eût-il laissé Lucas derrière lui, que Lucas le releva, salua le public en riant. Par un miracle, les cornes avaient passé des deux côtés de son corps ; c'était le front seul de l'animal qui l'avait lancé dans l'espace. Par un autre miracle encore, il était retombé sans se faire aucun mal. Une immense rumeur de joie parcourut tout le cirque, la respiration revenait à vingt mille personnes. Maquet était presque évanoui, Alexandre ne valait guère mieux et demandait un verre d'eau.

On le lui apporta. Et en but quelques gouttes, et le rendant aux trois quarts plein : — Portez cela au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir. Cependement le taureau commençait à perdre visiblement la tête ; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier, donne ses coups de boutoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut. A sa vue, le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calma pour assurer sa vengeance. Sans doute il reconnut aux mains du nouveau venu les instruments de douleur qu'il secouait à ses épaules, car il fondit sur lui sans que rien put le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignait de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière, sans permettre qu'on le soutint ; mais au moment où il s'appretait à la franchir, il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir, la tête renversée et sans connaissance. C'était assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort. Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero. Le torero était Cucharès. Cucharès s'avança ; c'était un homme de trente-six à quarante ans, de taille ordinaire, maigre, grêlé de peau, et au teint basané ; c'est sinon un des toreros les plus habiles, (les Espagnols lui préfèrent Montes et le Chidronero) du moins un des plus hardis. Cucharès fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace, qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il lutait avec Montes, qui l'avait emporté sur lui, ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival, il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois secondes ; puis, comme effrayé d'une parolle hardiesse, il abandonna Cucharès pour poursuivre un chulo. Cucharès s'élança donc ; il tenait à la main gauche son épée cachée par sa muleta. La muleta, madame, est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton ; c'est le bouclier du torero. Cucharès traversa tout le cirque, alla mettre un genou en terre devant la loge royale, et, levant son petit chapeau de la main droite, il demanda à l'alguznil la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire. Cucharès jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort et s'avance vers le taureau. Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui. A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau ; tout ruisselant de crochets, il se précipite sur le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale. Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là ; eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et de là à la place où Cucharès l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre. Lorsque Cucharès vit le taureau en face de lui, il fit un signe. Toute la monde s'écarta. L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

— Portez cela au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir. Cependement le taureau commençait à perdre visiblement la tête ; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier, donne ses coups de boutoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut. A sa vue, le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calma pour assurer sa vengeance. Sans doute il reconnut aux mains du nouveau venu les instruments de douleur qu'il secouait à ses épaules, car il fondit sur lui sans que rien put le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignait de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière, sans permettre qu'on le soutint ; mais au moment où il s'appretait à la franchir, il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir, la tête renversée et sans connaissance. C'était assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort. Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero. Le torero était Cucharès. Cucharès s'avança ; c'était un homme de trente-six à quarante ans, de taille ordinaire, maigre, grêlé de peau, et au teint basané ; c'est sinon un des toreros les plus habiles, (les Espagnols lui préfèrent Montes et le Chidronero) du moins un des plus hardis. Cucharès fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace, qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il lutait avec Montes, qui l'avait emporté sur lui, ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival, il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois secondes ; puis, comme effrayé d'une parolle hardiesse, il abandonna Cucharès pour poursuivre un chulo. Cucharès s'élança donc ; il tenait à la main gauche son épée cachée par sa muleta. La muleta, madame, est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton ; c'est le bouclier du torero. Cucharès traversa tout le cirque, alla mettre un genou en terre devant la loge royale, et, levant son petit chapeau de la main droite, il demanda à l'alguznil la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire. Cucharès jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort et s'avance vers le taureau. Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui. A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau ; tout ruisselant de crochets, il se précipite sur le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale. Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là ; eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et de là à la place où Cucharès l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre. Lorsque Cucharès vit le taureau en face de lui, il fit un signe. Toute la monde s'écarta. L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'homme avec sa petite épée mince, longue et affilée comme une aiguille. L'animal avec sa force incommensurable, ses cornes terribles, son jarret plus rapide que celui du plus rapide cheval. L'homme était bien peu de chose, en vérité, en face d'un pareil monstre. Seulement, le rayon de l'intelligence jaillissait au regard de l'homme, tandis que le feu de la fureté brillait seul dans le regard du taureau.

Il était évident que tout l'avantage était à l'homme, et que, dans cette lutte inégale cependant, c'était le fort qui devait succomber, c'était le faible qui devenait vainqueur. Cucharès fit flotter sa muleta aux yeux du taureau. Le taureau fondit sur lui, Cucharès tourna sur le talon. La corne gauche de l'animal effleura sa poitrine.

C'était un passe magnifique ; tout le cirque éclata en applaudissements. Ces applaudissements semblaient irriter le taureau ; il revint sur Cucharès : cette fois, celui-ci l'attendit l'épée à la main. Le choc fut terrible ; on vit l'épée plier comme un cerceau, puis voler en l'air.

La pointe avait touché l'os de l'épaule ; l'épée avait fait ressort, et, toute sifflante, avait échappé à la main du torero. On fut sur le point de huer Cucharès, qu'une nouvelle volte non moins habile que la première débrouilla son ennemi. Les chulos s'avancèrent alors pour distraire le taureau ; mais Cucharès, tout désarmé qu'il était, leur fit signe de rester en place.

En effet, il lui restait sa muleta. Il se passa alors une chose merveilleuse, et qui indiquait chez l'homme cette profonde connaissance de l'animal, si nécessaire à celui qui le combat pendant cinq minutes avec ce simple drapeau de pourpre. Cucharès conduisit le taureau où il voulait, l'excitant à lui faire perdre jusqu'à l'instinct. Dix fois le taureau fondit sur lui, passant tantôt à droite tantôt à gauche, l'effleurant chaque fois, ne le touchant jamais.

Enfin, Cucharès, criblé d'applaudissements, ramassa une épée, l'essuya tranquillement, et se remit en garde. Cette fois, la fine lame disparut, dans toute sa longueur, juste entre les deux épaules du taureau. L'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds ; on sentait que sinon le fer, du moins le froid du fer avait pénétré jusqu'à son cœur. La poignée seule apparaissait, au-dessus de la nuque.

Cucharès ne s'inquiéta plus du taureau, et alla saluer la reine. Ce fut alors que le cachetero sortit du couloir, rampa jusqu'au taureau, leva son poignard, prit son temps et frappa. La foudre n'eût pas été plus prompte. La tête retomba sans un seul frémissement ; l'animal expira sans une seule plainte. Aussitôt, la musique sonna la mort du taureau. Au son de cette musique, une porte s'ouvrit, quatre mules traînant une espèce de palonnier entrèrent.

Ces mules disparaissaient sous de magnifiques parapets tout resplendissants de bouffettes de soie, tout ruisselants de crochets. On commença par attacher à leur palonnier, l'un après l'autre, les trois chevaux morts, qu'elles emportèrent avec la rapidité de l'éclair. Puis vint le tour du taureau, qui disparut à son tour par la sortie de la chair morte. La porte se referma derrière lui. Quatre grandes lignes restaient sur le sable, toutes tachées de sang ; c'étaient les lignes tracées par les chevaux et le taureau morts. Ça et là dans le cirque, on voyait encore quelques autres taches rouges.

Quatre valets entrèrent, deux avec des râteliers, deux avec des paniers pleins de sable. En dix secondes, toutes ces traces eurent disparu. ALEXANDRE DUMAS PÈRE.

On reçoit dans les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX des annonces et insertions de tous genres, pour tous les journaux du Nord, de Paris, du reste de la France et de l'étranger, sans aucune augmentation de prix.

IMMEUBLES A VENDRE
Etudes de M^{rs} VAHÉ, notaire à Roubaix, et VANHAECK, notaire à Lille.

A VENDRE
par adjudication publique
Le samedi 29 juin, à 3 heures, en l'étude de M^{rs} VAHÉ, en présence de M^{rs} VANHAECK.

Trente-trois MAISONS
rues des Arts et du Marquisat dont une rue des Arts
A USAGE D'ESTAMINET
D'un revenu annuel total de 10,000 francs.
On traiterait en totalité ou par parties avant l'adjudication.

Pour renseignements, s'adresser à M^{rs} VAHÉ et VANHAECK, 19730

Etudes de M^{rs} DUCHANGE, notaire à Roubaix (Nord), et de M^{rs} Edouard CALLET, avoué à Paris, 6, rue Monsigny.

VENTE
En l'étude de M^{rs} DUCHANGE, notaire à Roubaix, le 29 juin 1889, à 2 heures.

DE DEUX MAISONS
A ROUBAIX
rue Jules Bereganourt, n^{os} 18 et 20
tenues en bail emphytéotique des Hospices de Roubaix.
Revenus 1,000 fr. et 500 fr.
Mises à prix 6,000 fr. et 3,000 fr. 19710

Etude de M^{rs} Charles THÉRY, notaire à Tourcoing, successeur de M^{rs} BIGO.

Immeubles à louer
BLANKENBERGHE (8 lieues)
VILLA A LOUER (8 lieues)
francs. — S'adresser à M^{rs} Dewach, à Blankenberghe. 197490

A LOUER emplacements avec pour visiter la maison, s'adresser à M^{rs} THÉRY. 19752

ROYAUME DE BELGIQUE
Vente publique
d'un magnifique
DOMAINE
dénommé
Le Château de Staden
d'origine patrimoniale
Comprenant :
BELLE MAISON DE CAMPAGNE
avec tout le mobilier, à l'exception des portraits, 2 fermes, maison de garde et H. 77-70-40 C. sous fondations, jardin, pré, terre à labour, bois et drèves, située à Staden, à 20 minutes de l'agglomération et de la station de Staden et à 15 minutes de la station de West-Roosebeke, non loin de la grande chaussee de Bruges à Ypres.

Les notaires Clément VAN CAILLIE et René FRAEYS, tous les deux résidant à Bruges, ont cédé le **lundi 8 juillet 1889**, à 10 heures du matin, à Bruges, à l'estimant l'Anglois, place de la Monnaie, à la vente publique en une seule séance et sans remise, de ladite propriété, située à Staden.

Divisée en 14 lots.
Occupations : Le château et 18 hectares 00 ares 10 centiares sont tenus en régie. L'acquiescent en aura la jouissance immédiate. Une ferme et H. 37-16-70 C. est occupée par Charles-Louis Hovelque, moyennant 3,000 fr. l'an. Une ferme et H. 19-30-10 C. est occupée par Charles Ghosquière, au prix de 2,000 fr. l'an. Et la maison et H. 3-08-50 C. est occupée par le garde Désiré Van Damme, moyennant 350 fr. l'an.

Valeur des arbres 41,589 fr. Valeur du mobilier 5,410 fr. Avec prime de mise à prix.
Le cahier des charges, titres et plans sont déposés en l'étude du dit notaire VAN CAILLIE, 13, rue Nicolas Despars.
On peut également se procurer tous renseignements chez ledit notaire René FRAEYS, rue St-Georges. 19746

MAISON A LOUER Jolie maison nouvellement restaurée, située 80, Saint-Joseph, à louer de suite. — S'adresser 50-52, rue Daubenton. 19744d

MAISON A LOUER Jolie maison nouvellement restaurée, située 80, Saint-Joseph, à louer de suite. — S'adresser 19, avenue Baudin, Limoges. 19744d

Demandes & offres D'EMPLOI
AVIS DE LA DIRECTION DU JOURNAL
Ne pas adresser les lettres en réponse aux annonces au Directeur du Journal, mais à l'adresse indiquée dans l'annonce. Exemple : F. S. 46, bureau du JOURNAL DE ROUBAIX. (Annonce n^o 12 de la sorte, de correspondance remise ou réexpédiée formée à l'inst. 19748

COMMANDITAIRES On cherche un ou plusieurs commanditaires, pour exploiter une filature de laines peignées à l'usage de la draperie. — Adresse réponse au bureau du journal, aux initiales H. H. R. 19748

Associé ou Commanditaire
Une personne expérimentée, dirigeant la fabrication et l'échantillonnage d'une maison de premier rang dans l'industrie de la draperie, désire un associé ou commanditaire. Références honorables. — Adresse réponse au bureau du journal, aux initiales X. Y. J. 19605

INVENTION NOUVELLE
Commanditaire ou associé
avec apport de 15 à 20,000 francs est demandé à l'industrie d'une maison de commerce unique dans son genre et rapportant de gros bénéfices. — Ecrire aux initiales G. F. 507, au bureau du Journal de Roubaix. 19705

EMPLOI Un homme, dans la force de l'âge, connaissant parfaitement les tissus et la place de Roubaix, demande place chez commissionnaire ou fabricant. — Prendre l'adresse au bureau du journal. 16509

AVIS DIVERS
FERS A GLACER LE LINGE
Nouveau procédé
En vente chez Jules LEPLAT, serrurier à Mouveaux (près du Beau Bouquet). Envoi franco sur demande.
Dépôts : à Roubaix, rue Lacroix, 95, et chez M. Mazure-Wattine, quincaillier, 10, rue du Vieil-Abreuvoir ; à Tourcoing, chez M. Jules Ledereq, rue Sainte-Germaine, 25.
Prix du fer 6 francs. 19700

LIVRES
Grande vente de livres, jurisprudence, histoire, littérature, romans, lundi 25 juin, à 5 heures précises, chez M. Désiré Debarge, estaminet de la Chapelle Sainte-Anne, à Lys-lez-Lannoy, route de Roubaix à Lannoy. 19743

Carrelages céramiques
en tous genres
de la maison De Smet et Cie
Seul dépositaire
pour Lille et Roubaix
Vente au prix de fabrication
FAIENCES en tous genres
Véritable carrelage de Beauvais, de la maison O. Colozier, garantis bonne qualité (exiger la marque St-Just-Beauvais), depuis 4 fr. le mètre carré, y compris la pose.

Seul dépositaire pour le département du Nord :
A. CHAVALL, Lille, rue des Postales, 18 ; Roubaix, 5, rue Pellart. 19003

CIDRE MOUSSEUX
20,000 Bouteilles
BIEN FIGEES
Ce cidre très mousseux, est à la fois tonique et rafraîchissant, c'est une boisson naturelle et agréable en cette saison de chaleurs, et est d'un prix très minime, vu sa qualité extra-supérieure. Réductions des prix pour Hôtels, Cafés et Estaminets.

EN VENTE CHEZ
Coulon-Cuvellier
8, rue du Moulin, Roubaix

SAISON D'ÉTÉ 1889
ON TROUVERA AU
Magasin Général
6, RUE DE LA GARE, 6
LILLE
Tous les Articles de Jardins et de Bains de Mer
30 010 MEILLEUR MARCHÉ
EN FAUTEUILS, PLIANTS, GUÉRITES, TENTES
Jeux de Croquets, Jeux de Tonneaux, etc., etc.

BEL ASSORTIMENT
DE
CHAPEAUX DE PAILLE
Ombrelles, Gannes, etc., etc.
30 POUR CENT MEILLEUR MARCHÉ
QUE PARTOUT AILLEURS

Impression du Journal de Roubaix. — ALBERT REBOUX, rue Neuve, 17, Roubaix

PRÉPARATION au volontariat, au certificat de grammairie, et leçons particulières d'histoire, de géographie, de littérature et de langues anciennes. — Prendre l'adresse du professeur au bureau du journal. 19717

BRODERIE
nouveau système de machine
S'adresser : H. S. Cropper et Co, Nottingham (Angleterre). 19681

CHANGEMENT DE DOMICILE
M. Rassin fils, entrepreneur de maçonnerie, à Roubaix, a l'honneur d'in